

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 117 (1972)
Heft: 9

Artikel: L'armée, école de formation
Autor: Scherrer, Eugène
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-343814>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 29.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

L'armée, école de formation

« L'armée école de formation » est un sujet, certes, qui paraît banal. Répéter que l'armée, mais plus particulièrement nos écoles militaires sont des écoles de formation du caractère semble tenir du lieu commun. On peut néanmoins se demander si, aujourd'hui encore, elles assument cette mission essentielle. Confrontées aux conditions et aux circonstances actuelles, nos écoles continuent-elles à forger des caractères ou fabriquent-elles des robots? Forment-elles vraiment l'homme ou n'y réussit-on qu'à le dégoûter? Va-t-on trop loin dans les exigences ou pas assez. Au-delà de l'acquis technique la recrue, le sous-officier, l'aspirant, les officiers retirent-ils vraiment un bénéfice personnel sur le plan de leur propre formation d'homme?

Voilà autant de questions auxquelles les intéressés ne peuvent répondre. Le jugement d'un instructeur quant à lui est aussi personnel, mais non dépourvu de valeur objective dans la mesure où, dépassant les cas individuels d'exception, il s'attache à l'examen de constatations systématiques, à des phénomènes généraux, à des expériences périodiquement vérifiées, à des constantes.

Considérons d'abord l'école de recrues. Dans une telle école on est régulièrement frappé de constater avec quels préjugés, avec quel bagage d'idées préconçues, les conscrits entrent en service. L'influence familiale en est vraisemblablement la cause. « Attends d'aller à l'école de recrues, tu t'y feras dresser » lui a-t-on répété pendant des années à cette future recrue, de sorte que l'état d'esprit de la majorité des jeunes se traduit par une crainte respectueuse alors que chez une faible minorité on peut constater une attitude délibérément et à priori négative. D'autres influences sont venues s'intercaler ici entre la famille et le jeune homme.

Les premiers remarquent très rapidement qu'une école de recrues n'est pas une école de redressement ni un camp disciplinaire et les plus intelligents des seconds constatent qu'ils ont été trompés. Abandonnant alors les consignes et les slogans dont leurs esprits avaient été préalablement farcis, ils se calment, révisent — un peu à regret — leur jugement et ne causent presque plus de problèmes. Reste enfin un 2% de contestataires indécrottables, des éléments caractériels, ayant déjà à peu près

tout raté dans leur existence, le marais inévitable de toute société, des éléments qui sont assez rapidement éliminés.

En fait, nos écoles de recrues démarrent toujours sous de bons auspices, dans de très bonnes conditions. Notre jeunesse s'y présente désireuse de bien faire, elle s'applique et s'efforce de réussir. Les jeunes caporaux sont toujours frappés par l'immense bonne volonté que les recrues mettent à remplir leur tâche au niveau de leurs moyens, alors qu'ils s'attendaient à plus de résistance et de difficultés. Nos écoles de recrues ne connaissent pas les problèmes qui agitent les milieux étudiants ou collégiens, c'est heureux et réconfortant. C'est tout de même la marque d'une certaine santé qui subsistera tant que le principe de l'Autorité sera préservé.

Une deuxième constatation concerne les moyens financiers dont dispose notre jeunesse de vingt ans. Hormis quelques rares cas, il s'en trouve toujours, notre jeunesse est riche. Ainsi lorsque au premier soir de l'école, obligation est faite à chacun de déposer son argent auprès des fourriers, ceux-ci enregistrent entre 5 à 10 000 francs de dépôts en une heure. Ils s'en étonnent chaque fois car il n'est pas rare de voir des recrues déposer 1000 francs. Quant au parc à voitures des écoles, il compte souvent une centaine de véhicules dont la présence cause d'ailleurs des problèmes. Des véhicules qui ne sont pas seulement d'occasion.

C'est dire quel pouvoir d'achat représente très tôt notre jeunesse. C'est dire aussi les besoins qu'elle se crée, artificiellement, car elle dispose de moyens sans avoir cette maturité qui permet d'en user avec mesure et prévoyance. Cette rapide accession à une certaine indépendance financière est un phénomène naturel, générateur de difficultés néanmoins, des difficultés qui n'apparaissent pas il y a quelques décennies. Citons à titre d'exemple la recrue qui signe un contrat d'achat pour un mobilier valant 7000 francs avec livraison immédiate au mariage, mais payable par acomptes. Or voici que cette recrue, sur un coup de tête, quitte son patron et n'est plus en mesure d'honorer son contrat. Ou bien c'est l'achat à crédit d'une voiture neuve, prématurément fracassée par une conduite aventureuse et dont il faut payer maintenant le prix. Ainsi donc, méconnaissant la vraie valeur d'un argent facilement gagné, perdant peu à peu la notion de l'ordre car tout s'achète et se remplace, à une époque où l'on consomme beaucoup et où l'on jette après usage, notre jeune Suisse arrive à l'école de recrues, une société apparemment rétrograde

puisqu'il depuis toujours et sans doute pour bien longtemps encore, l'armée compte, range, répare et entretient obstinément. Il est symptomatique de constater le peu d'attention que nos jeunes accordent à leurs affaires personnelles. A la propriété d'autrui à plus forte raison. Beaucoup d'objets se perdent. Ainsi ne recherchera-t-on pas une trousse de fusil d'assaut égarée. La recrue préfère payer trente francs, la racheter aussitôt pour la « retrouver » sans effort. Or, voici qu'on va lui en refuser la vente afin de l'obliger à la rechercher d'abord. C'est ainsi que chacun réapprend très vite à remettre chaque chose à sa place.

Les journées des parents sont à bien des égards révélatrices. Il est frappant de constater la stupéfaction des mères qui, devant le lit de leurs rejetons (c'est la première chose qu'elles tiennent à voir) s'étonnent qu'il soit si bien fait; couvertures tendues, pyjama plié, chaussures propres et alignées. Il semble qu'à ce moment-là, après 20 ans, ces mères de famille découvrent vraiment leurs enfants comme si, brusquement, leur passage à l'armée les avait métamorphosés. Fallait-il donc qu'ils soient différents avant?

Dans l'existence quotidienne pour nos jeunes, une pomme reste une pomme, c'est-à-dire très peu de chose, un bien de consommation sans grand prix dans lequel on donne un bon coup de pied au bord de la route. Mais après avoir marché des heures durant dans la poussière et sous le soleil, voici que cette même pomme, au fond de la poche, commence à prendre une tout autre dimension. Sa valeur décuple, et croît au fil des kilomètres. Elle devient objet de convoitise, elle se pare de couleurs appétissantes, elle promet les plus suaves délices et accapare bientôt toute l'attention de l'heureux propriétaire qui se voit partagé entre l'envie de la croquer et l'intention de la conserver. Dans de semblables circonstances, un gobelet d'eau pour étancher sa soif, un quignon de pain pour calmer sa faim ou un tabouret pour se reposer retrouvent des valeurs nouvelles jusqu'alors insoupçonnées. Il en va de même pour les draps (pourtant rugueux) d'une caserne que la recrue retrouve après deux mois de course, c'est-à-dire après avoir dormi sur de la paille ou sur des matelas à même le sol. Qu'ils sont doux et agréables. Nos jeunes s'étonnent, alors, de ces constatations. Ils découvrent une certaine relativité des choses. Ils apprennent qu'un bien apparemment modeste est susceptible de procurer d'intenses satisfactions. Ils se rendent compte que la richesse ou la gloire ne détiennent pas le monopole du bonheur et

que leur poursuite effrénée ne constitue vraisemblablement pas la seule bonne voie. Ils redécouvrent par conséquent une certaine forme de modestie, une simplicité qu'ils avaient perdue, ils réapprennent à partager, à penser aux autres. En fait, c'est à la découverte d'une certaine philosophie de l'existence que l'armée contribue indirectement. Pendant une courte tranche de la vie, elle participe à n'en pas douter au modelage de la personnalité.

Une troisième constatation, alarmante celle-ci, est l'état physique de notre jeunesse. Un état physique et une capacité morale de résistance qui se dégradent visiblement. Citons à titre d'exemple le recrutement, au cours duquel un quart des jeunes a été écarté en 1970 à Genève. Neuchâtel figure également parmi les cantons qui présentent un haut pourcentage de dispensés avec le 18%. Or, dans nos écoles d'infanterie de Suisse romande, qu'il s'agisse de Savatan, Bière, Colombier ou Yverdon plus du 10% environ est encore éliminé, en cours d'école, pour des incapacités diverses. D'année en année, le nombre de recrues ayant déjà, à 20 ans, d'importantes prothèses dentaires augmente. C'est le cas également de colonnes vertébrales comportant de sérieuses lésions, conséquences d'accidents graves de la circulation. Si le nombre des pieds plats demeure stationnaire, une notable diminution de la force et de l'adresse peut être constatée au niveau de la ceinture scapulaire. Nos jeunes ne savent plus courir, cela va de soi, mais ils grimpent aussi de moins en moins bien et leurs jets sont bien modestes. Ces constatations concernent principalement les recrues d'origine citadine car la minorité ayant pratiqué la gymnastique dans des écoles villageoises manifeste un meilleur tonus vital. Si l'alcoolisme a radicalement diminué, sinon disparu, la drogue par contre a fait son apparition depuis deux ou trois ans. Une apparition modeste il est vrai, encore que ces cas ne soient pas tous découverts.

Ce qui est plus grave, c'est qu'à ce délabrement physique s'ajoute une faiblesse peu commune de la volonté. Le goût de l'effort prolongé a pour ainsi dire disparu, rançon inévitable d'une société riche et technocratique. A la deuxième semaine d'une école d'infanterie, la première marche (sans sac) compte quatre à cinq kilomètres. Or, au retour il est coutumier de trouver une colonne de 40 recrues devant l'infirmierie et tous se présentent pour des bagatelles. Enfin, si un médecin évacuait deux à quatre cas psychiques par école entre 1960 et 1963, il en évacue régulièrement 10 à 15, aujourd'hui.

Voilà ce que reçoivent nos écoles de recrues, voilà quelle est la « matière première » qu'elles ont pour tâche de transformer en un laps de temps extrêmement court. Or, non seulement les corps sont à transformer mais simultanément les volontés sont à forger. Il y a une mentalité à créer. Et quels sont les résultats? Après trois mois environ, cette même jeunesse marche de Fribourg au lac Noir en cinq à six heures. Elle marche du Lac Noir à Gruyère en passant par la Valsainte. Elle se déplace du Lac Noir à Château-d'Œx en passant par Jaun et les Siernes Pica. Elle va de St-Imier à Colombier en franchissant le Chasseral. Elle marche de jour et de nuit avec sac et armement lourd partiel sans geindre. Elle supporte un bivouac de plusieurs jours sous tente, cuit ses propres repas entre deux pierres, vainc la peur du vide dans des rappels de 30 mètres, franchit le cheval en long et la caisse suédoise en saut roulé, elle a presque oublié, enfin, le chemin de l'infirmerie. On n'insistera jamais assez sur la patience, la progressivité des exigences et l'engagement personnel dont doivent faire preuve les cadres pour obtenir de tels résultats, pour réussir une telle mutation. Or, qui s'en chargerait aujourd'hui si l'armée n'existait pas? Dans ce domaine, ne craignons pas de l'affirmer, l'école de recrues est vraiment la seule à placer le jeune homme sur la voie de la recherche de ses possibilités. Il constate alors qu'il ne connaît pas du tout ses limites personnelles. L'école de recrues est vraisemblablement aussi la seule à démontrer au jeune qu'il peut mieux et beaucoup plus que ce qu'il croyait lui-même. Il retient alors qu'on n'est jamais perdu tant que l'on ne s'avoue soi-même vaincu.

Pourrions-nous en ce domaine aller plus loin dans nos écoles d'infanterie? Vraisemblablement pas. C'est un résultat maximum qui est atteint, une limite qu'on ne saurait repousser pour deux raisons. Il existe, en effet, un seuil de fatigue qu'il faut connaître et que l'on ne saurait franchir à moins de risquer l'accident. Toute récupération demande un certain temps qu'il faut accorder. La deuxième raison résulte du temps très limité à disposition et qu'il faut utiliser d'abord pour instruire. Or, la caserne ne constitue pas l'environnement idéal pour la formation du caractère. Il faut la quitter au profit d'un milieu plus sauvage, mais consacrer trois jours à un exercice en campagne, c'est retarder d'autant l'instruction. Dilemme constant et irritant.

La vie communautaire, bien qu'elle ne soit pas le seul apanage de l'armée n'en constitue pas moins un milieu extrêmement favorable au

développement de la personnalité. Lorsqu'elle a pour cadre, de surcroît, un espace relativement restreint, lorsqu'elle se déroule dans des conditions le plus souvent difficiles, lorsqu'elle crée entre les individus des rapports d'interdépendance extrêmement étroits, elle force l'homme à l'abandon de son égoïsme foncier. Le groupe crée des problèmes que chacun doit accepter de résoudre non pas dans son intérêt personnel mais dans celui de la communauté. C'est alors qu'une véritable camaraderie prend naissance, une saine émulation galvanise les énergies individuelles, l'intérêt collectif prend le pas sur les appétits personnels.

La présence d'une structure hiérarchique et l'apprentissage de l'obéissance sont également des facteurs de formation. C'est peut-être même un des facteurs essentiels. L'autorité d'un chef, le caractère coercitif de l'ordre bannissent toute palabre oiseuse et forcent l'homme à l'acceptation. A une soumission de bon aloi. Notre jeunesse a beaucoup de peine à s'incliner, ce d'autant plus que très tôt, elle prend goût à une indépendance de fait. Or, au moment où celle-ci lui est légalement accordée, ce qui favorise toujours certaines illusions momentanées, voici que notre jeunesse doit apprendre à se taire et à obéir. Au moment où chacun se sent, Dieu merci, un peu révolutionnaire et s'apprête à rebâtir le monde, notre jeunesse rencontre une Autorité qui lui tient un langage nouveau, parlant de devoirs et non plus seulement de droits. « L'église est dès lors remise au milieu du village » ! N'en déplaise aux tenants d'un service civil. Celui-ci pourra être aussi long et physiquement aussi dur que le service armé, jamais il ne parviendra à lui ressembler, car il lui manquera toujours ce caractère impératif d'une discipline sans compromis ni concession et d'une obéissance exigée dans la confiance. En effet, ce que notre jeunesse supporte assez mal, ce ne sont pas les longues marches ni la faim, ce n'est pas le poids du sac ni même l'apprentissage du métier de soldat, mais bien le fait de se taire parfois, d'accepter et de s'exécuter. Elle croit déchoir si elle ne peut rétorquer, expliquer et justifier, même à tort. Et ce trait de caractère, après la famille seule l'armée est en mesure de le discipliner.

Cet encadrement et ce milieu ambiant particuliers sont d'autre part favorables à certains jeunes dont le besoin le plus urgent était précisément de retrouver dans leur existence un garde-fou qui les guide et auquel ils puissent s'accrocher ne fût-ce qu'un temps. Des isolés, des orphelins désorientés, jeunes délinquants et autres réprouvés de la société. Ferme-

ment tenus, occupés par le travail, ils ne manquent jamais de mettre ces circonstances à profit (ce d'autant plus que leur passé est le plus souvent inconnu) pour repartir d'un meilleur pied. Très souvent, l'armée devient pour eux une nouvelle famille et le service militaire une occasion de se racheter vis-à-vis de leur conscience ainsi qu'à l'égard de la société. Il est symptomatique de constater, en effet, que ces jeunes se battent souvent jusqu'à la dernière limite pour obtenir leur proposition à l'école de sous-officier. Ils y voient là un moyen de rachat et de revalorisation, dans un milieu qui ne les a pas méprisés.

Passons à quelques problèmes posés par les propositions d'avancement. En fait ils sont simples et peuvent se résumer par les chiffres moyens suivants: une unité d'infanterie compte en général 90 à 120 recrues. Le corps d'instruction a toujours pu en extraire, jusqu'ici, 25 à 30 candidats susceptibles de devenir sous-officiers. Plus ne serait guère possible sans risquer une baisse notable de la qualité. Or, sur ces 30 candidats on constate systématiquement que 5 à 12 (selon l'influence exercée par le commandant d'unité) se portent volontairement candidats. Une dizaine de recrues, heureuses d'être choisies, parmi lesquelles se trouvent toujours les plus capables de l'unité et, parfois, les plus modestes aussi qui espèrent trouver ainsi une possibilité de promotion individuelle. Une quinzaine d'autres recrues ont quelques problèmes personnels auxquels l'instructeur s'efforce de trouver une solution. Certains tentent quelques timides arguments de dissuasion qui sont tout aussitôt abandonnés. Trois à cinq recrues, enfin, se montrent beaucoup plus coriaces à persuader. Le baroud, ici, est plus sérieux. Souvent l'entretien est repris une seconde fois.

Ces chiffres sont éloquentes et démontrent qu'en fait il n'y a pas de véritable résistance. Certes, la recrue sait que l'instructeur a pouvoir de décision. Une décision qui la liera légalement. Elle a donc l'avantage de s'entretenir avec un interlocuteur responsable, mais l'officier instructeur se sachant compétent est mieux à même de poser un jugement objectif sur chaque cas sans risque d'influence extérieure. Et c'est heureux, car très nombreux sont d'excellents officiers ou sous-officiers qui avouent ultérieurement n'avoir jamais songé à un avancement. Il est indubitable qu'à cet âge, il faut une tierce personne pour forcer certains destins individuels. Ici encore l'armée joue un rôle aux conséquences lointaines incalculables.

Il y a néanmoins un problème, mais il se situe sur un autre plan. La qualité des conscrits a baissé. L'époque où les écoles d'été voyaient affluer les étudiants est révolue. L'éventail des qualifications individuelles se situe généralement dans les limites suivantes : un 20 à 30 % de manuels non qualifiés, un 60 à 70 % de recrues professionnellement qualifiées (mécaniciens, élèves d'une école d'agriculture, dessinateurs, employés de commerce) et un 10 % d'intellectuels, terme utilisé d'une manière très large et désignant aussi bien l'étudiant que l'instituteur.

Dans une compagnie il devient de plus en plus difficile de trouver une trentaine d'individualités sachant mener leur barque dans l'existence, des garçons de qualité, ouverts, ayant du caractère et du tempérament. On ne trouve plus dans les unités un certain type de « locomotive », donnant le tempo quitte à ce que, une fois ou l'autre, le train déraile. Nos compagnies paraissent plus tranquilles, mais plus mornes aussi, plus tristes et plus lourdes. A longue échéance ce phénomène influencera le recrutement des cadres officiers dont on peut maintenant constater une diminution pour certaines régions du pays. Les exigences sont restées les mêmes, les responsables jugent selon les mêmes critères mais hélas les candidats valables ne sont plus à disposition.

Quant à la trop fameuse « contestation », a-t-elle touché nos écoles de recrues ? Elle s'y efforce du moins, mais sans succès. Des manifestes sont parfois introduits et circulent pendant un jour ou deux. Il arrive qu'un tract soit découvert à l'affichoir, parfois ils sont distribués à l'entrée de la caserne, mais sur sol public. Certaines recrues s'efforcent d'appliquer des directives subversives jusqu'au soir où, la fatigue aidant, elles préfèrent aller dormir plutôt que de continuer à pérorer dans le désert et c'est alors que le combat cesse faute d'interlocuteurs. Il ne faudrait cependant pas sous-estimer ce danger ; ces directives, de caractère subversif peuvent se résumer ainsi : « Cessez d'objecter, accomplissez bien au contraire votre service militaire, car nous aurons besoin d'hommes sachant manipuler les armes, acceptez aussi toute proposition d'avancement, car c'est ainsi que vous pourrez servir notre cause, le moment venu, avec un maximum d'efficacité. » Toutefois, aussi longtemps que le pouvoir politique préservera et appuiera l'autorité des chefs, aussi longtemps que les cadres continueront d'exiger, l'armée restera forte et soudée.

Si une faible minorité de notre jeunesse est aujourd'hui contaminée par la contestation, il faut en chercher vraisemblablement les causes

dans ce tourbillon effréné des événements, dans les modifications successives des structures, dans une évolution trop rapide des principes, dans une absence de stabilité. Le jeune ne sait bientôt plus qui croire, à qui se confier, qui choisir comme modèle. Ses idoles sont déboulonnées, les vérités passent, plus rien ne lui paraît solide. Alors il se lance lui aussi à corps perdu dans les événements. Il suit tantôt une voie, puis l'autre, il expérimente, il cherche à sa façon une vérité qui est pourtant présente, mais ne trouve hélas personne qui veuille bien lui consacrer quelques instants pour la lui faire découvrir. Déçu par la Société, il en devient un adversaire acharné et injuste. Or l'armée, jusqu'ici tout au moins, est restée à l'écart de ce phénomène parce qu'elle connaît encore des chefs qui lui dictent la voie à suivre. Elle conserve sa stabilité, elle fait preuve de constance. Comme l'enfant qui a besoin de savoir et demande au père « que fera-t-on dimanche? », la recrue dispose d'un ordre du jour qui lui trace les grandes lignes du lendemain. Or, savoir de quoi demain sera fait la rassure. Voilà ce dont a besoin notre jeunesse, une main qui conduit et des objectifs à atteindre. C'est précisément ce que nos jeunes trouvent à l'école de recrues où ils redeviennent en quelque sorte eux-mêmes. Rompant avec la vie civile, avec certains milieux, ils retrouvent leur tranquillité intérieure et leur véritable nature. Combien, enfin, prennent d'importantes décisions à cette période de leur existence. Or donc, sans l'armée, qui jouerait ce rôle à l'égard des quelques dizaines de milliers de recrues qui chaque année servent leur pays pour la première fois?

Dans une école de sous-officiers et tout au long du paiement de galons qui suit, les expériences sont d'un autre ordre. L'ambiance de travail et la camaraderie qui caractérisent cette période de formation constituent autant de facteurs de satisfaction et de succès. Après un temps d'adaptation, les élèves participent avec initiative et intérêt à l'instruction. Ils prennent peu à peu conscience que toute activité humaine s'organise et ne peut raisonnablement se dérouler hors de toute structure. Un peu plus tard, dans l'exercice du commandement, la formation du sous-officier s'enrichit de nombreuses expériences. Se trouvant maintenant du côté de ceux qui assument les responsabilités, le jeune caporal est d'abord frappé de constater que l'homme, par nature, obéit. Puis il vérifie la nécessité d'une autorité compétente dès l'instant où l'on entend mener à chef une activité de groupe. Autant de vérités fondamentales qu'il

découvre, l'École n'ayant pas su les lui révéler. Il constate également que l'individu et la masse sont deux entités différentes, que l'un et l'autre ne s'appréhendent pas par les mêmes moyens, ni ne se conduisent par les mêmes procédés. Il apprend surtout à connaître l'homme, à le comprendre et à le diriger. Se rappelant, alors, certaines attitudes de ses chefs, souvenirs encore vivaces de sa propre école de recrues, il saisit la justification de mesures qui lui paraissaient superflues. C'est dans ce contexte, dans cette confrontation permanente avec les réalités quotidiennes que le jeune chef de groupe accède à une maturité d'homme assez extraordinaire, compte tenu du temps de service relativement court. Tous en sont conscients et admettent volontiers dans leurs propos, l'enrichissement personnel dont ils sont l'objet. Quant à l'avancement, une majorité désire poursuivre non pas seulement pour quitter la position de sous-officier, mais parce que chacun sent confusément que tout un monde reste à découvrir, que l'expérience ou l'aventure est belle et qu'elle mérite d'être tentée. Les candidats ne manquent donc pas mais le nombre des élus, malheureusement, diminue. En effet, si l'on compare des listes, établies à dix ans d'intervalle, on est frappé de constater que le nombre de sous-officiers, candidats aspirants, a diminué de moitié. Quant à la proportion de ceux qui sont effectivement proposés, elle accuse également une légère régression, quand bien même les exigences et les critères de choix sont demeurés identiques. Une baisse de la qualité humaine est certainement la cause de ce phénomène que nous avons déjà relevé et dont une autre conséquence a été la diminution du nombre de sous-officiers par unité, car là où nous en avions régulièrement vingt en 1962-1963, nous en disposons aujourd'hui d'une douzaine.

A l'école d'officiers, l'épanouissement de la personnalité de l'aspirant est au premier plan. Développement du sens du devoir et des responsabilités, affermissement des aptitudes de chef, fierté et conviction civique, esprit de décision et d'analyse, connaissances de ses propres moyens, acquisition d'une maîtrise personnelle, représentent autant d'objectifs poursuivis. Les élèves étant tous des volontaires, on peut d'emblée aller vite et loin. Et, de fait, le rythme et le niveau des exigences sont fixés d'entrée à un très haut niveau. La nature et la variété des épreuves ouvrent ainsi à l'aspirant de nouvelles perspectives dans le domaine de l'introspection. Il s'avoue, non sans étonnement, que ce qu'il avait considéré à l'école de sous-officiers comme une prestation personnelle

d'exception, ne représente que fort peu de chose en regard de ce qu'il parvient à réaliser maintenant. Ses propres limites semblent indéfiniment repoussées. Il admet par conséquent que tout devient possible dès l'instant où l'individu fait preuve de réflexion, puis de volonté et de méthode dans l'accomplissement de toute tâche. Confronté avec sa propre expérience, force lui est d'admettre la part d'irrationnel que comporte l'impulsivité de la jeunesse. L'ouverture de son horizon enfin, mais la justification de son rang et de sa cause surtout, lui permettent d'acquérir un équilibre dont un jeune a plus que jamais besoin dans notre société.

Certes tout est perfectible et l'Armée comme tout autre corps social n'y échappe pas. Il n'en demeure pas moins qu'au-delà de quelques échecs inévitables, de quelques maladresses dues à des cadres jeunes et inexpérimentés, qu'au-delà de réactions épidermiques, nos écoles militaires continuent de réserver, à travers chacune de leurs activités, une part essentielle à la formation du caractère. L'homme demeure au centre de toutes les préoccupations et le véritable creuset que nos écoles constituent pour notre jeunesse ne saurait être remplacé de manière équivalente. Un tel rôle apparaît comme essentiel pour une armée qui peut conserver, par bonheur, l'arme au pied. Or ce rôle est réellement assumé car à n'en pas douter, nos jeunes retournent à la vie civile enrichis et plus solides. Ne serait-ce que dans ce but, les sacrifices consentis par le pays ne sont pas vains, c'est une conviction que ces simples propos souhaitent faire partager.

Capitaine EMG Eugène SCHERRER

